

# Michel Chevalier et la latinité de l'Amérique

Guy Martinière\*

**Introduction : prolégomènes à double débat : inventer l'Amérique latine, inventer l'Amérique.**

Dans un colloque pluridisciplinaire ayant pour objectif de « nommer l'Amérique Latine », il apparaît utile de mettre en perspective différentes réflexions sur les origines mêmes de l'utilisation d'un concept contribuant à réunir les deux mots clés « Amérique » et « Latine ».

Dans un article publié dans le mensuel *Le Monde diplomatique* en juillet 1982, traduit dans l'édition espagnole du même mensuel publié au Mexique, je m'interrogeais déjà sur la « latinité de l'Amérique »<sup>1</sup>. Cet article avait été rédigé dans un contexte géopolitique particulier : le voyage du nouveau président de la République française, François Mitterrand, à peine élu en mai 1981, effectué au Mexique en octobre 1981, ainsi qu'un autre voyage officiel du même président effectué en Italie en février 1982. Dans le voyage au Mexique, Jack Lang, ministre de la culture, soulignait que, dans la nouvelle politique culturelle extérieure d'une France qui s'engageait dans la voie d'une certaine rupture avec les engagements politiques des présidents précédents, « la France [devait] se tourner d'avantage vers les nations du Sud et ses alliés culturels naturels [appartenant] à l'aire méditerranéenne et latine dont l'étendue est sans frontière ». Dans le voyage en Italie était évoqué le projet d'une réunion à Venise d'un « conseil des peuples latins » à laquelle l'écrivain colombien Gabriel Garcia Marquez appelait à participer.

Cet article du *Monde diplomatique* était le résultat d'un certain nombre de travaux de type universitaire. Par exemple, à Marseille en 1972, lors d'un colloque sur

« L'historiographie du Second Empire », j'avais présenté une communication sur « L'expédition mexicaine de Napoléon III dans l'historiographie française » dans laquelle était évoquée notamment la création à Paris, en 1864, de la « Commission scientifique du Mexique » composée d'une pléiade de savants de toutes disciplines dont, évidemment, Michel Chevalier faisait partie et qui orientèrent leurs travaux sur le Mexique dans une perspective « américaniste » et « latine ». Les actes de ce colloque furent publiés dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* de janvier-mars 1974 sous la direction de Pierre Guiral et d'Emile Témime.

En 1978, dans un chapitre de l'ouvrage publié aux Presses universitaires de Grenoble sur *Les Amériques latines. Une histoire économique*, une dizaine de pages concernaient des « notes sur la latinité de l'Amérique ». Et en 1982, dans un ouvrage publié aux Editions de la Maison des Sciences de l'Homme dans la collection « Brasilia » : *Aspects de la coopération franco-brésilienne*, j'étais revenu sur « l'invention d'un concept opératoire : la latinité de l'Amérique ».

Puis, en 1983, étaient organisés à Paris les « Etats généraux de la recherche et de l'enseignement sur l'Amérique latine en France. » Un ouvrage de Jacques Chonchol et moi-même sur *L'Amérique latine et le latino-américanisme en France* retraçait les pistes évoquées lors de ces « Etats généraux » et faisait référence à « l'invention scientifique de la latinité de l'Amérique et le rayonnement du laboratoire latino-américain (1850-1950) », consacrant une cinquantaine de pages à ce sujet<sup>2</sup>.

\*historien, professeur émérite, Université de La Rochelle, France.

<sup>1</sup> Guy Martinière : La « latinité » de l'Amérique, in *Le Monde diplomatique*, juillet 1982.

<sup>2</sup> Guy Martinière : « L'expédition mexicaine de Napoléon III dans l'historiographie française », pp.142-173 in « L'historiographie du Second Empire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier-mars 1974, tome XXI ; *Les Amériques latines. Une histoire économique*, pp.33-43, Grenoble, PUG, 1978, 362 p. ; *Aspects de la*

Ces différentes recherches croisaient celles entreprises à la même époque par l'éminent hispaniste Noël Salomon. Salomon avait publié en 1975 à Mexico, dans une collection de la Secretaría de Relaciones exteriores, un essai sur *Juárez en la conciencia francesa 1861-1867*, en conclusion duquel, après avoir évoqué l'ouvrage de Michel Chevalier sur *Le Mexique ancien et moderne*, il mentionnait un commentaire de la presse mexicaine du 5 mars 1863 du *Monitor Republicano* sur les instructions transmises par Napoléon III au commandant français de l'expédition militaire, le général Forey. Il écrivait alors : « Así y todo, la « idea latina » fue una patraña con que se justificó la Intervención francesa. El folleto *La France, le Mexique et les Etats Confédérés* que salió a luz en septiembre de 1863 proclamó esta ideología de la « latinidad » en nombre de la cual Francia se sentía autorizada a entremeterse en los asuntos mexicanos ». Et il ajoutait en note de bas de page : « Creemos que fue entonces cuando adquirió fuerza el concepto de América Latina<sup>3</sup>. » Ainsi se trouvait posée dans les décennies 1970 et 1980 en France la question de la dénomination opératoire « latine » de l'Amérique comme justification idéologique de l'intervention militaire française au Mexique et du rôle d'animateur intellectuel que joua dans cette perspective le Conseiller d'Etat puis Sénateur du Second Empire, Michel Chevalier (1806-1877).

Le débat rebondit du côté des intellectuels et historiens latino-américains. Nous limiterons notre propos à l'évocation des travaux de quatre auteurs : Arturo Ardao, Leopoldo Zea, Miguel Rojas Mix et Vicente Romero. Indépendamment de la contribution particulière apportée par chacun d'entre eux à la dénomination de « latine » d'une partie du continent américain, on peut regrouper leurs analyses autour du point commun exposé en ces termes par Vicente Romero : « les esprits se rejoignent avec une certaine satisfaction et fierté du fait que leur Amérique se serait « autoqualifiée » de latine...et non, comme le veut le mythe – que l'expansion de l'Amérique latine soit utilisée-

coopération franco-brésilienne, pp.25-37, Paris-Grenoble, Editions de la MSH-PUG, 1982, 224 p. ; Jacques Chonchol et Guy Martinière : *L'Amérique latine et le latino-américanisme en France*, pp.57-110, Paris, L'Harmattan, 1985, 332p. (avec une préface d'Antoine Blanca).

<sup>3</sup> Noël Salomon : *Juárez en la conciencia francesa 1861-1867*, pp. 142-143, Mexico, Secretaría de Relaciones Exteriores, Colección del Archivo Histórico diplomático mexicano, 1975, 161 p.

pour la première fois...au début des années 1860, par des propagandistes du Second Empire français »<sup>4</sup>. Ainsi s'étaient trouvés identifiées les contributions du chilien Francisco Bilbao (1823-1865) et du colombien José María Torres Caicedo (1830-1889) définissant comme « latine », dès 1856, cette partie du continent issue de l'Empire espagnol des Indes et devenue indépendante à la suite des mouvements « nationaux » nés dès 1810 provoquant la scission politique des colonies avec la métropole. C'était bien dans le cadre de ces débats engagés en Espagne dans les années 1850 avec des intellectuels issus de ses anciennes colonies que l'ancienne métropole s'efforçait de redéfinir sa place et son rôle dans le monde. En ce sens, le rôle d'éveilleur d'idées joué par des revues comme la *Revista Española de Ambos Mundos* publiée à Madrid depuis 1853 et celui de la revue *La América*, publiée à Madrid depuis 1857, apparaissait comme particulièrement significatif.

La question de la dénomination première de l'expression « Amérique latine » se trouvait donc posée. Elle le fut à partir de la langue française au début des années 1860 pour servir de justification à l'expédition du Mexique. Elle le fut à partir de la langue espagnole grâce aux contributions écrites quelques années plus tôt, à la fin des années 1850, de deux auteurs du continent, le chilien Bilbao ou le colombien Torres Caicedo. Cette question mérite évidemment l'étude approfondie des textes imprimés qui ont véhiculé, par excellence, la communication des idées en ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, que ce soit grâce aux périodiques ou grâce aux ouvrages. Il est donc important de savoir précisément quels ont été les auteurs qui, les premiers, ont utilisé ce concept.

<sup>4</sup> Vicente Romero : « Du nominal « latin » pour l'Autre Amérique. Notes sur la naissance et le sens du nom « Amérique latine » autour des années 1850 », pp.57, 60 et 61 in HSAL, n°7, premier semestre 1998, pp.57-86. D'Arturo Ardao, on peut citer : *Génesis de la idea y el nombre de América Latina*, Caracas, Centro de Estudios Latinoamericanos Rómulo Gallegos-Ministerio de la Secretaría de la Presidencia de la Rep. de Venezuela, 1980 ; *Nuestra América Latina*, Montevideo, Ed. de la Banda Oriental, 1986 ; *Romania y América Latina*, Montevideo, Bibl. de Marcha-Univ. de la República, 1991 ; *España en el origen del nombre América Latina*, Bibl. de Marcha-Fac. de Ciencias Sociales, 1992. Les premières réflexions d'Arturo Ardao sur « la idea de Latinoamérica » avait été publiées dans *Marcha*, n°1282 du 27 novembre 1965. D'autre part, de Leopoldo Zea : *¿Porqué América Latina ?*, Mexico, UNAM, 1988, de Miguel Rojas Mix : *Los cien nombres de América*, Barcelone, Lumen, 1991.

Mais il est surtout essentiel de savoir comment ce concept a pu devenir opératoire, c'est-à-dire comment il a pu servir, en se trouvant appliqué à la réalité et contribuant ainsi à la transformer afin de devenir ainsi opérationnel. Elle nous amène à réfléchir sur le temps long, un demi-siècle, qui a permis la prise de conscience de « l'invention » d'un mot et donc d'une chose, pour parodier Michel Foucault : « L'Amérique latine ».

La référence à « l'invention de l'Amérique latine » nous oblige à nous inspirer de la méthodologie des travaux qui, au tournant des années 1950, a conduit les historiens à reposer le problème de « l'invention de l'Amérique ». Dans la très vaste bibliographie concernant « l'invention de l'Amérique », nous ne citerons comme exemple que quatre auteurs. Roberto Levillier, en Argentine, publia en 1948, à Buenos Aires, son ouvrage de référence, *América la bien llamada*. En 1951, au Mexique, Edmundo O'Gorman éditait *La idea del descubrimiento de América* qu'il poursuivit en 1958 par *La invención de América*. En 1955, nous parvenait le livre de l'écrivain colombien Germán Arciniegas : *Amérigo y el Nuevo Mundo* que la Sociedad del Qunito Centenario de Madrid réédita en 1990 à la veille de la commémoration de 1992. Enfin, en 1979, au Québec, était publié l'ouvrage du directeur de la bibliothèque et du musée de la ville de Saint-Dié-des-Vosges, Albert Ronsin : *Découverte et baptême de l'Amérique*. Albert Ronsin organisa ensuite notamment deux expositions, en 1987 et 1992, au titre plus explicite : *America. L'Amérique est née à Saint-Dié-des-Vosges en 1507*, et *America. Images d'un continent du XVe au XXe siècle*. Ces deux expositions furent présentées à Saint-Dié dont la ville accueillait le Festival international de Géographie<sup>5</sup>.

Nous n'entrerons pas dans les débats ayant conduit ces auteurs à développer leurs travaux. L'historiographie de la découverte concernant les voyages de Christophe Colomb

<sup>5</sup> Roberto Levillier : *América la Bien Llamada*, Buenos Aires, 1948 ; Edmundo O'Gorman : *La idea del descubrimiento de América*, México, 1951 ; *La invención de América. El universalismo de la cultura de Occidente*, México, 1958 ; Germán Arciniegas : *Amérigo y el Nuevo Mundo*, México, 1955 (Madrid, 1990) ; d'Albert Ronsin : *Découverte et baptême de l'Amérique*, Montréal, 1979 ; *America. Images d'un continent du XVe au XXe siècle*, Saint-Dié, 1987 ; *America. L'Amérique est née à Saint-Dié-des-Vosges en 1507*, Saint-Dié, 1992. Sur les historiens du XIXe siècle, par exemple, la bibliographie citée dans l'édition espagnole de l'ouvrage de Germán Arciniegas.

et d'Americo Vespucci est immense et a rebondi avec la commémoration de 1992 de la « rencontre des deux mondes ».

Nous n'évoquerons pas non plus les travaux des historiens du XIXe siècle après la conquête de leur Indépendance par les nations d'Amérique, de Washington Irving à Alexandre de Humboldt et Fernando de Navarrete, du vicomte de Santarém à Francisco Varnhagen ou encore d'Armand d'Azevac à Henry Vignaud ou Alberto Magnaghi alors que Paul Gaffarel évoquait en 1889 « l'origine du mot Amérique ».

Nous soulignerons seulement que ce fut le réseau exceptionnel de diffusion de Florence et des entreprises de communication de la cité-état de la Renaissance italienne qui portèrent le prénom d'un navigateur florentin à son identification avec la terre découverte. Ensuite, les humanistes de Saint-Dié réussirent ainsi à identifier le « Mundus Novus » grâce à leur maîtrise de la cartographie. En comparaison, la politique de communication des rois catholiques ne pouvait concurrencer celle de Florence et, même si l'entreprise de conquête se dessina avec l'empire espagnol des Indes –les « Indes occidentales»- et se prolongea durant trois siècles, le Nouveau Monde était bien devenu l'Amérique<sup>6</sup>.

## I - L'Amérique du Sud, catholique et latine selon Michel Chevalier

### a) La première piste saint-simonienne et la révélation de l'Amérique du Nord

Revenons à la latinité de cette Amérique et à Michel Chevalier.

En 1836, était publié à Paris l'ouvrage de Michel Chevalier : *Lettres sur l'Amérique du Nord*<sup>7</sup>. L'ouvrage, en

<sup>6</sup> Consuelo Varela : *Colón y los Florentinos*, Madrid, 1988 ; Guy Martinière et Consuelo Varela (sous la dir. de) : *L'Etat du Monde en 1492*, Paris, 1992.

<sup>7</sup> Michel Chevalier : *Lettres sur l'Amérique du Nord*, Paris, 1836 (2 vol.). D'Alexis de Tocqueville : *De la démocratie en Amérique*, Paris, 1835 (vol. 2 en 1840). De Michel Chevalier, on citera aussi parmi de nombreux ouvrages : *Histoire et description des voies de communication aux Etats-Unis et des travaux d'art qui en dépendent*, Paris, 1840 (2 vol.).

deux volumes de 470 et 527 pages, rassemblait le texte de 34 lettres et 50 notes complémentaires de caractère technique. Il connut un grand succès éditorial et bénéficia de quatre éditions entre 1836 et 1844. Une grande partie de ces « lettres » avait été publiée au préalable dans une célèbre revue d'opinions : le *Journal des débats*. Ces lettres furent écrites lors d'une longue mission que Michel Chevalier effectua entre 1833 et 1835 aux Etats-Unis, un an et demi après le retour d'Alexis de Tocqueville de ce même pays. L'ouvrage de Tocqueville : *De la démocratie en Amérique* fut édité à Paris en 1835.

Le voyage de Michel Chevalier aux Etats-Unis avait été effectué sur la recommandation du Comte de Molé (1781-1855), alors ministre des Affaires étrangères de la Monarchie de Juillet, et prolongé par Louis-Adolphe Thiers (1797-1877). Il avait pour principal objectif d'étudier les voies de communication et d'analyser le fonctionnement de la démocratie en Amérique, un pays alors très peu connu en Europe mais en train d'être découvert dans l'opinion française, comme le démontra René Rémond<sup>8</sup>.

Toutefois, lors de son voyage, Michel Chevalier n'avait pas seulement parcouru les Etats-Unis. Ainsi que le précisait un « avis de l'éditeur », en préambule à l'édition de ses *Lettres sur l'Amérique du Nord* : « l'auteur ne s'est pas borné à visiter les Etats-Unis. Il a aussi séjourné pendant plusieurs mois dans la partie espagnole du Nouveau Monde, au Mexique et à l'île de Cuba. Son intention avait été de réunir à ses observations sur les Etats-Unis celles qu'il avait recueillies sur les Hispano-Américains, ainsi que sur les Noirs et les Peaux-Rouges auxquels ils sont mêlés. Après réflexion, il a cru qu'il était plus convenable de séparer ce qu'il croyait avoir à dire sur deux sujets aussi différents que le sont les deux Amériques, espagnole et anglaise »<sup>9</sup>.

Dès lors, ses observations sur les Hispano-Américains furent publiées par la suite, notamment dès 1844 dans la *Revue des deux Mondes* lorsque la question du Mexique et des Etats-Unis devint d'actualité lors de la ruée vers l'or de la Californie et, évidemment, en 1862 lorsqu'il analysa l'expédition européenne au Mexique, avant de

consacrer à ce pays son ouvrage fondamental : *Le Mexique ancien et moderne*, en 1863<sup>10</sup>.

Mais ce fut bien dans son « introduction » à ses *Lettres sur l'Amérique du Nord* de 1836 que l'on trouva, dans un vaste panorama de géo-politique mondiale, ses considérations fondamentales sur la latinité : « Notre civilisation européenne procède d'une double origine, des Romains et des peuples germaniques... Elle se sous-divise en deux familles, dont chacune se distingue par sa ressemblance spéciale avec l'une des deux nations-mères qui ont concouru à les enfanter l'une et l'autre. Ainsi, il y a l'Europe latine et l'Europe teutonique : la première comprend les peuples du Midi ; la seconde, les peuples continentaux du Nord et de l'Angleterre. Celle-ci est protestante, l'autre est catholique. L'une se sert d'idiomes où le latin domine, l'autre parle des langues germaniques. Les deux rameaux, latin et german, se sont reproduits dans le Nouveau Monde. L'Amérique du Sud est, comme l'Europe méridionale, catholique et latine. L'Amérique du Nord appartient à une population protestante et anglo-saxonne »<sup>11</sup>.

Et Michel Chevalier poursuivait : « Dans la vaste entreprise de rapprochement des deux grandes civilisations de l'Europe et de l'Asie, les peuples germaniques et latins peuvent les uns et les autres trouver une tâche à remplir. Les uns et les autres occupent en Europe et en Amérique, sur terre et au milieu des mers, d'admirables postes avancés, et d'excellentes positions autour de cette immobile Asie où il s'agit de pénétrer »<sup>12</sup>.

Puis Michel Chevalier concluait : « La prééminence des Anglo-Saxons sur les nations du groupe latin tend à s'accroître. Nous, Français, nous sommes de toute la famille latine les mieux placés, les seuls bien placés, pour nous assimiler ces progrès en les modifiant conformément aux exigences de notre nature. Nous sommes pleins d'énergie ; jamais notre intelligence ne fut plus ouverte ; jamais nos cœurs n'ont plus demandé à battre pour de nobles entreprises... La France... forme la sommité du groupe latin ;

<sup>8</sup> René Rémond : *Les Etats-Unis devant l'opinion française, 1815-1852*, Paris, 1962

<sup>9</sup> Michel Chevalier : *Lettres...*, o.c. avis de l'éditeur », p.I-II.

<sup>10</sup> Michel Chevalier : « L'Isthme de Panama, l'Isthme de Suez » in *Revue des deux Mondes*, janv. 1844 ; « Mines d'argent et d'or au Nouveau Monde. Avenir des mines américaines comparé à celui des mines de l'ancien continent » in *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> et 15 avril 1862 ; *Le Mexique ancien et moderne*, Paris, 1863.

<sup>11</sup> Michel Chevalier : *Lettres...*, o.c., p.X

<sup>12</sup> Idem, p.X

elle en est la protectrice...La France me semble appelée à exercer un bienveillant et fécond patronage sur les peuples de l'Amérique du Sud, qui sont encore hors d'état de se suffire à eux-mêmes »<sup>13</sup>. La référence à la latinité était donc explicite. Or, Arturo Ardao rappelait que la traduction espagnole de cette « introduction » fut publiée intégralement à Madrid, 17 ans plus tard, en 1853, dans le premier numéro de la *Revista Española de Ambos Mundos*<sup>14</sup>. On peut considérer qu'entre la version française de la *Revue des Deux Mondes* dont le premier numéro fut édité en 1829 et la version espagnole de la *Revista...de Ambos Mundos* éditée à Madrid en 1853, une certaine complicité méritait d'être soulignée.

La publication des *Lettres sur l'Amérique du Nord* contribua largement à promouvoir la reconnaissance intellectuelle de Michel Chevalier. Certes, en 1836, à 30 ans, il n'était plus un inconnu. Ancien élève de l'École polytechnique puis de l'École des mines de Paris, il avait dirigé le journal *Le Globe*, un des principaux organes d'expression des saint-simoniens et il était devenu un des disciples les plus fidèles du Père suprême, Prosper Enfantin (1796-1864). La publication de son *Système de la Méditerranée* avait alors attiré l'attention, recommandant le percement des Isthmes de Suez et de Panama, et la spécialité technique de l'ingénieur des mines, fasciné par les travaux publics, se conjugait avec l'utopie sociale et la géopolitique de la Méditerranée, de l'Occident à l'Orient. Après son voyage aux États-Unis, sa carrière intellectuelle et politique se dessina. Conseiller d'État en 1840 puis professeur d'économie politique au Collège de France, il était devenu député. Ardent défenseur de la pensée libre-échangiste, il avait soutenu le prince président Louis Napoléon Bonaparte dès 1848, puis approuva le coup d'état du 2 décembre 1851 et rallia l'Empire. Il servit bien cet Empire, notamment en présidant le jury de l'Exposition Universelle de Paris en 1855 et en participant activement aux négociations du traité franco-anglais de commerce de 1860. Napoléon III le nomma ainsi sénateur. Mais, si Jean Walch a bien décrit cette carrière qui vit l'économiste saint-simonien se convertir au libre-échange, il convient de bien réintégrer le Mexique dans les préoccupations de Michel Chevalier<sup>15</sup>. Le Mexique était

confronté à la marche vers l'ouest qui, du Texas à la Californie, poussait à l'expansion des États-Unis ; il était devenu un laboratoire de ces deux Amériques. Le Mexique prolongea cette renaissance de l'Europe latine projetée par Napoléon III sur le continent américain.

#### b) La deuxième piste : l'Empire de Napoléon III et le grand dessein mexicain

Sans multiplier les citations des écrits de Michel Chevalier, mentionnons ces quelques lignes du chapitre III de la septième partie de l'ouvrage : *Le Mexique ancien et moderne*. Elle était intitulée : « des motifs que peut avoir une intervention de l'Europe ou de la France seule dans les affaires du Mexique, et des chances de succès qu'elle présente ».

Et Michel Chevalier écrivait : « ...si jamais les nations latines disparaissaient de la scène du monde, la France se trouverait dans l'irréparable faiblesse que détermine l'isolement...

Ainsi, il importe à la France, il est de son intérêt étroit que l'Espagne soit une valeur vivace, solidement constituée, abondamment pourvue de ressources, douée d'initiative, et, en un mot, en état de peser dans la balance du monde ; qu'il en soit de même de l'Italie ; que le Portugal renaisse... ; que la Belgique demeure florissante et que les États fondés avec des matériaux espagnols ou portugais dans le nouveau monde grandissent en culture intellectuelle et morale, en richesse et en population, au lieu d'être dévorés par l'anarchie qui les consume presque tous depuis qu'ils ont atteint l'indépendance ».<sup>16</sup>

Michel Chevalier rappelait alors que « l'empereur Napoléon III a fait de l'excellente politique lorsque, venant en aide à l'Espagne, il a demandé qu'elle fut classée parmi les grandes puissances de l'Europe...Du même point de vue, il est impossible de ne pas reconnaître que l'assistance donnée à l'Italie avec tant de résolution et d'à propos en 1859, pour qu'il s'affranchit du joug de l'Autriche ».<sup>17</sup>

<sup>13</sup> Ibidem, pp. XIV-XV

<sup>14</sup> Arturo Ardao : *España...*, o.c, p.27

<sup>15</sup> Jean Walch : *Michel Chevalier, économiste saint-simonien, 1806-1879*, Paris, 1975 (nouv.édition 2002). D'autre part, sur l'analyse des

rapports de l'ouest américain vus par Michel Chevalier, cf.Tangi Villebru : *La conquête de l'Ouest. Le récit français de la nation américaine au XIXème siècle*, Rennes, 2007, notamment pp.206-209.

<sup>16</sup> Michel Chevalier : *Le Mexique....*, o. c. , pp.496-497

<sup>17</sup> idem, pp 497-498

Michel Chevalier indiquait : « La France, appuyée sur les deux péninsules ainsi fortifiées et unie à elles par les liens d'une sympathie réciproque et par mille tendances communes, par les rapprochements du langage, des habitudes, des idées et, avant tout par la communauté de religion, conservera pour leur bien comme pour le sien, et pour celui du monde entier, une influence de premier ordre ». <sup>18</sup> Il concluait en ces termes : « en signalant ainsi la nécessité, pour la politique française, de relever les Etats peuplés par les races latines, je suis bien loin d'exclure l'alliance anglaise ...condition même de la paix du monde et du progrès de la civilisation...Les destinées de la France et la grandeur de son autorité sont subordonnées aux chances d'avenir des Etats catholiques en général et des races latines en particulier. C'est le plus puissant argument qu'il soit possible de faire valoir à l'appui de l'expédition du Mexique ». <sup>19</sup>

Et il localisait ainsi les races latines : « Elle a son siège en France, en Italie, dans la péninsule hispano – portugaise et dans les contrées que les nations française, italienne, espagnole, portugaise, ont peuplées de leurs rejetons...dans toutes l'étendue des deux Amériques ». <sup>20</sup>

Pouvait-on mieux justifier la politique de cet empereur qui avait épousé en 1853 Eugénia Maria de Montijo de Guzmán, comtesse de Teba (1826-1920), native de Grenade, et qui avait défini avec Cavour (1810-1861), aux entretiens de Plombières (1858), la question de l'unité italienne et la proclamation du royaume d'Italie le 14 mars 1861 ?

Les intrigues de José Hidalgo, le diplomate mexicain dont la famille était d'origine andalouse, qui avait fréquenté la maison de Montijo en Espagne, rejoignirent ainsi à Paris les anciennes passions de Napoléon III pour l'Amérique centrale et son canal interocéanique dit « Canal Napoléon » au Nicaragua. La « grande pensée » du règne allait être bien décrite par Christian Schefer et l'expédition du Mexique (1860-1867) pouvait être mise en œuvre. <sup>21</sup>

<sup>18</sup> ibidem, pp 497-498

<sup>19</sup> ibidem, pp 498 et 508

<sup>20</sup> Ibidem, pp.494 et 505

<sup>21</sup> Christian Schefer : *La grande pensée de Napoléon III. Les origines de l'expédition du Mexique*, Paris, 1939.

L'impact médiatique de cette intervention fut mondial. Si, à notre connaissance, Michel Chevalier, pas plus que Napoléon III, n'employèrent - stricto sensu - le concept d'« Amérique latine », tous les ingrédients de la latinité de l'Amérique élaborés entre 1836 et 1843 se trouvaient bien identifiés : les « races latines » d'origine espagnole, portugaise, italienne et française prolongeaient bien dans le nouveau monde les « races de l'Europe latine ».

## II – Autres acteurs de l'invention européenne de la latinité de L'Amérique

### a) Alexandre de Humboldt et le *Voyage aux régions équinoxiales*

Toutefois, Michel Chevalier ne fut pas le premier utilisateur de ce concept de « race latine ».

S'il convient d'avoir en mémoire l'utilisation du mot « race » dans le domaine hispanique et hispano-américain, Arturo Ardao signalait qu'il avait déjà été utilisé par Alexandre de Humboldt (1769-1859). Ce dernier avait évoqué le Nouveau Monde et l'Europe latine dans le tome IX de son *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, publié à Paris dès 1825 : « Aujourd'hui, écrivait-il, la partie continentale du Nouveau Monde se trouve comme partagée entre trois peuples d'origine européenne : l'un, le plus puissant, est de race germanique ; les deux autres appartiennent, par leur langue, leur littérature et leurs mœurs à l'Europe latine ». <sup>22</sup> On pourrait ajouter, citant Humboldt : « Dans ce moment, les habitants de l'Amérique espagnole et portugaise forment ensemble une population deux fois plus grande que celle de race anglaise ». <sup>23</sup>

En fait, la citation de Humboldt était tirée du tome XXX de la gigantesque édition du *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 par A. de Humboldt et A. Bonpland, rédigé par Alexandre de Humboldt avec un atlas géographique et physique*, publiée en treize tomes à Paris entre 1816 et 1831, dont le tome XXX avait été édité en 1825. L'*Essai politique sur l'île de Cuba* en avait été extrait et publié sous forme d'ouvrage en 1826 avec un important « supplément »

<sup>22</sup> Arturo Ardao : *Romania...*, o.c, p.138 et *España...*, o.c, p.25.

<sup>23</sup> Alexandre de Humboldt : *Essai politique sur l'île de Cuba*, Paris, 1826, tome II, p.94

de plus de trois cents pages intégré au volume 2 de l'*Essai*. Ce « supplément » apparaissait comme une sorte de complément à son *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* imprimé en 1811 et dans lequel Humboldt souhaitait mettre à jour les informations qu'il avait développées sur « les immenses ressources...des peuples des deux Amériques » en tenant compte « d'une de ces grandes révolutions qui agitent de temps en temps l'espèce humaine...et a changé l'état de la société dans les vastes pays que j'ai parcourus ».<sup>24</sup>

#### b) latinité et philologie romane

Puis, Arturo Ardao avait évoqué le rôle joué dans le premier tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle par les spécialistes de philologie des langues romanes dans la promotion de la « latinité » des langues d'Europe. Ainsi, rappela-t-il la figure du provençal François Juste-Marie Raynouard (1761-1836) qui publia dès 1816 des ouvrages sur la langue des troubadours, rédigeant un essai à succès sur *l'influence de la langue romane sur les langues de l'Europe latine* publié en 1835. Il entreprit aussi un volumineux *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours comparée avec les autres langues de l'Europe latine* publié en six volumes entre 1838 et 1843 destiné à montrer « l'identité des langues romanes de l'Europe latine avec la langue romane primitive ».

Toute une école de pensée tournée vers la philologie romane orienta ainsi l'étude des langues vers les origines des langues de l'Europe latine et de l'implantation de cette latinité de l'Europe vers l'Amérique.<sup>25</sup>

### III – L'appropriation de la latinité par les intellectuels créoles des anciennes colonies hispano-américaines

#### a) l'héritage de Lamennais chez Francisco Bilbao et José María Torres Caicedo

Vicente Romero, reprenant quant à lui les travaux d'Arturo Ardao et de Miguel Rojas-Mix, retraça les parcours de la « latinité » de l'autre Amérique à partir des textes de Francisco Bilbao et de José María Torres Caicedo. S'il reconnut l'influence du rayonnement latin des intellectuels de la mouvance napoléonienne tels Michel Chevalier ou encore Gabriel Hugelmann, il insista sur la filiation d'un Félicité de Lamennais (1782-1854) avec les deux auteurs latino-américains. Certes, Gabriel Hugelmann avait trouvé une tribune d'expression dans la *Revue des races latines* dès 1857 qui, à la suite de la *Revue espagnole et portugaise* caractérisa la panlatinité de la France vers les anciennes colonies espagnoles et portugaises de l'Amérique. Mais, l'impact de la pensée de Lamennais, marqué d'un catholicisme social profondément républicain et hostile au rôle politique de Napoléon III, fut un attrait essentiel sur l'œuvre du chilien plus d'ailleurs que sur celle du colombien. Et Vicente Romero soulignait : « Bilbao, plus que Torres Caicedo, donne une portée républicaine à son engagement. Pour cette raison, et devant la politique pro-monarchiste de la France bonapartiste, Bilbao cesse, après 1856, d'employer l'expression « Amérique latine ». A ce niveau, Bilbao, à la différence de Torres Caicedo, se montre beaucoup plus critique et méfiant envers l'Europe des années 1850. Mais il reste encore dans la logique républicaine formelle, présente depuis Bolivar chez les chefs politiques de l'Amérique hispano-créole. Torres Caicedo, plus que Bilbao, parce que catholique et « anti-rouge », continue à utiliser et à diffuser l'expression, avec les encouragements de la France bonapartiste, et de façon systématique, dès 1860. Il se transforme en quelque sorte en propagandiste de la politique panlatine ? de cette France impériale en Amérique ». Et Vicente Romero concluait : « Malgré ces différences, par leur commune adhésion à une certaine latinité ou spiritualité qui vient de Rome, les deux auteurs se rejoignent en 1856, au moment de la formulation du nominal « latin » pour l'autre Amérique. Pour cette raison ... Bilbao et Torres Caicedo font partie en Amérique du courant conservateur, replié sur lui-même. Ils se trouvent dans le piège que préparent déjà les forces conservatrices en France et en Europe pour l'autre bord de l'Atlantique ».<sup>26</sup> Et Arturo Ardao de rappeler qu'en 1856 José María Torres Caicedo avait publié un poème : « Las

<sup>24</sup> Idem, pp.93-94

<sup>25</sup> François-Juste-Marie Raynouard : *Choix des poésies originales des troubadours*, 1816-1821 (6 volumes); *Influence de la langue romane sur les langues de l'Europe latine*, 1835; *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours comparée avec les autres langues de l'Europe*, 1838-1843 (6 volumes).

<sup>26</sup> Vicente Romero : *Du nominal latin pour l'Autre Amérique...*, a.c., p.81

dos Americas » dans lequel on pouvait lire : « La raza de la America latina al frente tiene la sajona raza ».<sup>27</sup>

Même si les engagements politiques de nos quatre protagonistes étaient différents, Chevalier et Hugelmann, issus du courant post-simonien et favorables à Napoléon III ; Bilbao et Torres Caicedo, issus du courant catholique de Lammenais et favorables à la république sociale, le concept de latinité de l'Amérique trouvait ainsi quelques-uns des principaux acteurs de son invention et de sa diffusion. L'expédition du Mexique servit bien sûr de révélateur. Si Bilbao ne prolongea pas alors son adhésion à la terminologie de la « latinité » de l'Amérique, il n'en fut pas de même pour Torres Caicedo ni évidemment pour les laudateurs de l'intervention et de la grande pensée du règne, Hugelmann et surtout Michel Chevalier. D'ailleurs le « panlatinisme », dont le concept fit l'objet d'un ouvrage publié en 1860, était bien à l'ordre du jour, aussi bien en Europe que sur le continent américain.<sup>28</sup> En 1865, la France, la Belgique, la Suisse et l'Italie organisèrent une conférence internationale dont les conclusions mirent en place, dans le domaine économique et monétaire, le traité de l'Union monétaire latine. Cette union finit par compter une cinquantaine de pays adhérents au projet d'unification monétaire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Et cette même année 1865, José María Torres Caicedo publiait un ouvrage intitulé *Union latino-americana* avec le commentaire suivant : « pensamiento de Bolivar para formar una liga americana. »<sup>29</sup>

#### b) l'entreprise de Carlos Calvo, historien du droit et diplomate

Toujours en 1865, José María Torres Caicedo publiait dans la *Revue de l'Institut historique de France* un compte-rendu très élogieux d'un ouvrage de Carlos Calvo sous le titre : *Amérique latine. Annales historiques de la révolution*.<sup>30</sup>

<sup>27</sup> Arturo Ardao : *Romania ...*, o.c., p143

<sup>28</sup> François Lubin Passard : *Le panlatinisme et le memorandum du Général Garibaldi*, Paris, 1860, cité par A.Ardao : *Romania...*, o.c., p.136-137

<sup>29</sup> José María Torres Caicedo : *Union latino-americana*, Paris, 1865

<sup>30</sup> José María Torres Caicedo : *Amérique latine. Annales historiques de la révolution* in *Revue de l'Institut historique de France*, n° 372, Paris, 1865. Ce compte-rendu était reproduit dans le tome 5 de l'ouvrage de Charles Calvo intitulé : *Annales historiques de la révolution de l'Amérique latine accompagnées de documents à l'appui*

Carlos Calvo (1822-1906) ou encore, en France, Charles Calvo, était un éminent juriste, spécialiste de droit international et diplomate. Membre notamment de l'Académie royale de Madrid, de l'Institut historique de France et de la Société des économistes de Paris, il était né à Montevideo et était devenu membre de l'Institut historique et géographique du Rio de la Plata et chargé d'affaires du Paraguay près les cours de France et d'Angleterre.

Traducteur d'un ouvrage intitulé *Histoire des progrès du droit des gens en Europe et en Amérique, depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours* d'Henri Wheaton et auteur d'*Une page du droit international ou l'Amérique du sud devant la science du droit des gens moderne*, il s'était lancé dans la rédaction d'un ouvrage monumental dont les trois premiers volumes avaient été publiés en 1862 simultanément à Paris et à Madrid : *Amérique latine. Collection historique complète des traités, conventions, capitulations, armistices, questions de limites et autres arts diplomatiques de tous les Etats de l'Amérique latine compris entre le Golfe du Mexique et le cap de Horn, depuis l'année 1493 jusqu'à nos jours*, précédée d'un *Mémoire sur l'état actuel de l'Amérique*, de *tableaux statistiques*, d'un *dictionnaire diplomatique*, avec une *notice historique sur chaque traité important*.<sup>31</sup>

Cet ouvrage, dont la publication s'échelonna à Paris et à Madrid entre 1862 et 1868 proposant une vingtaine de volumes, fit l'objet de nombreux commentaires dont, par exemple, le *Journal des Savants*, le *Moniteur universel*, journal officiel de l'Empire, ou encore, évidemment, la *Revue des deux mondes* sous la signature de Charles Mazade, pour se limiter aux périodiques français. Le 9 avril 1863, le ministre français des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, lui adressa une lettre personnelle lui faisant savoir que, sur sa proposition, l'Empereur, par décret du 4 avril, lui avait conféré la croix d'officier de la Légion d'honneur. Le ministre commentait en ces termes : « Sa majesté a voulu vous donner, à l'occasion du savant ouvrage historique que vous

de l'année 1808 jusqu'à la reconnaissance par les Etats européens de l'Indépendance de ce vaste continent, Paris, 1867, pp.V-VII

<sup>31</sup> Charles Calvo : *Recueil historique complet des Traités, conventions, capitulations, armistices et autres actes diplomatiques de tous les Etats de l'Amérique latine compris entre le Golfe du Mexique et le cap de Horn depuis l'année 1493 jusqu'à nos jours...*, Paris-Madrid, 1862 et suiv.

publiez sur les traités anciens et modernes de l'Amérique latine, et que vous lui avez dédié, un témoignage de son estime particulière et de sa haute satisfaction. »<sup>32</sup>

Enfin, une très longue « introduction » de plus de 115 pages complétait le volume premier de l'édition de 1864 et dressait un panorama géopolitique très ample de la situation de ces Etats de l'Amérique latine. Il faisait référence notamment aux débats engagés par Adolphe Thiers (1797-1877) et Eugène Rouher (1814-1884) à propos de l'expédition du Mexique. Ainsi, avec la publication de cet ouvrage, même si l'expédition mexicaine tourna au désastre, on pouvait considérer que la dénomination de « latine » attribuée aux pays de langue espagnole, portugaise et française du continent américain, s'étant trouvée placée au cœur des enjeux géopolitiques mondiaux et des batailles de communication qui l'accompagnèrent, était bien devenu opératoire.

**Conclusion : Dépasser le désastre de l'expédition mexicaine, inventer une autre « Amérique latine » entre unité et diversité.**

Le passage de l'Europe latine à l'Amérique du même nom, des races latines de l'Europe à celles latines de l'Amérique s'était bien effectué pendant cette quarantaine d'années qui suivit les indépendances des Etats désormais séparés, à l'exception de Cuba, des métropoles coloniales de l'Espagne et du Portugal. Les parcours d'un certain nombre d'intellectuels, soit créoles et originaires du continent américain, tels Francisco Bilbao, José María Torres Caicedo ou Carlos Calvo, soit tributaires, en France, de la politique de Napoléon III, tels Gabriel Hugelmann ou surtout Michel Chevalier, contribuèrent à forger cette dénomination nouvelle.

Mais le désastre de l'expédition du Mexique puis la chute de l'empire de Napoléon III auraient pu apporter à la « latinité » de l'Amérique un coup fatal. Si les caractéristiques « impériales et catholiques » qui portèrent la dénomination « latine » de l'Amérique sous le Second Empire ont été effacées, l'Amérique est demeurée « latine » en France sous la Troisième république. Les débats politiques

<sup>32</sup> Idem, édition de 1864, pp.VI de l'Introduction. D'autre part, une liste des publications des comptes-rendus de l'ouvrage se trouve pp.V-VI de cette édition.

furent alors portés par le positivisme, la république laïque et la démocratie. La voie était ouverte vers ce que Francisco Garcia- Calderón allait appeler en 1911 : *Les démocraties latines de l'Amérique*.<sup>33</sup>

Les débats scientifiques s'affirmèrent aussi dans des sociétés savantes autour de l'américanisme, à partir de l'archéologie, de l'ethnologie ou encore de la géographie.

Par exemple, la Société américaine de France, bien que fondée en 1857, fut renouvelée en 1875 par le Congrès international des américanistes de Nancy puis par la Société des américanistes créée en 1895 à l'initiative d'Ernest Théodore Hamy (1842-1908).<sup>34</sup> Les Sociétés de géographie, même si elles consacrèrent à l'expansion coloniale l'essentiel de leurs travaux, contribuèrent aussi à mieux faire connaître les réalités de ce continent.<sup>35</sup>

La « latinité » de l'Amérique résista même aux offensives « panaméricaines » dont la première conférence internationale des Etats américains de Washington en 1889-1890, essaya de promouvoir l'unité continentale.

Il n'est pas possible de décrire ici dans le détail les multiples débats qui conduisirent en France à la reconnaissance, dans le domaine des sciences humaines et sociales, de la « latinité » de l'Amérique. Les deux guerres mondiales du XXème siècle contribuèrent à faire de cette « latinité » un véritable combat. L'Union latine était réinventée par les diplomates en 1954 par la Convention de Madrid. On sait comment, en 1948, la revue novatrice des historiens *Annales-Economies-Sociétés-Civilisations*, sous l'impulsion de Lucien Febvre et de Fernand Braudel, afin de montrer la diversité de l'Amérique latine, transforma le singulier en dénomination plurielle : « A travers les

<sup>33</sup> Francisco Garcia- Calderon: *les démocraties latines de l'Amérique*, Paris, 1912

<sup>34</sup> Pascale Riviale : *Un siècle d'archéologie française au Pérou (1821-1914)* ou encore : *L'américanisme français à la veille de la fondation de la Société des américanistes* in *Journal de la Société des américanistes*, 1995, n°81 ainsi que Christine Laurière : *Paul Rivet, le savant et la politique*, Paris, 20008 et Mona Huerta : *Le voyage aux Amériques et les revues savantes françaises au XIXème siècle*, Paris, IHEAL-CREDAL, 2007.

<sup>35</sup> Dominique Lejeune : *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXème siècle*, Paris, 1993.

Amériques latines » était le titre d'un célèbre numéro spécial de la revue.

Vingt ans plus tard, en 1968, l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine, inauguré en 1954, choisit pour titre emblématique de sa revue : *Cahiers des Amériques latines* à l'initiative du géographe Pierre Monbeig.<sup>36</sup>

Dans le cadre de ce colloque intitulé : « Nommer l'Amérique latine indépendante », nous ne pouvons que conclure notre intervention en rappelant ces quelques lignes écrites en 1978 : « Alors faudrait-il effectivement renoncer à faire acte de toute référence à la « latinité » de l'Amérique, même en découvrant sa diversité derrière « les Amériques latines. » La question reste posée. Car une discussion s'appuyant sur des concepts préalablement définis devait être provoquée ». <sup>37</sup>

---

<sup>36</sup> Guy Martinière : *Les Amériques latines...*, o.c, pp.33-43

<sup>37</sup> Idem, pp. 43 ainsi que Jacques Chonchol et Guy Martinière : *L'Amérique latine et le latino-américanisme*, o.c, pp. 111-181